

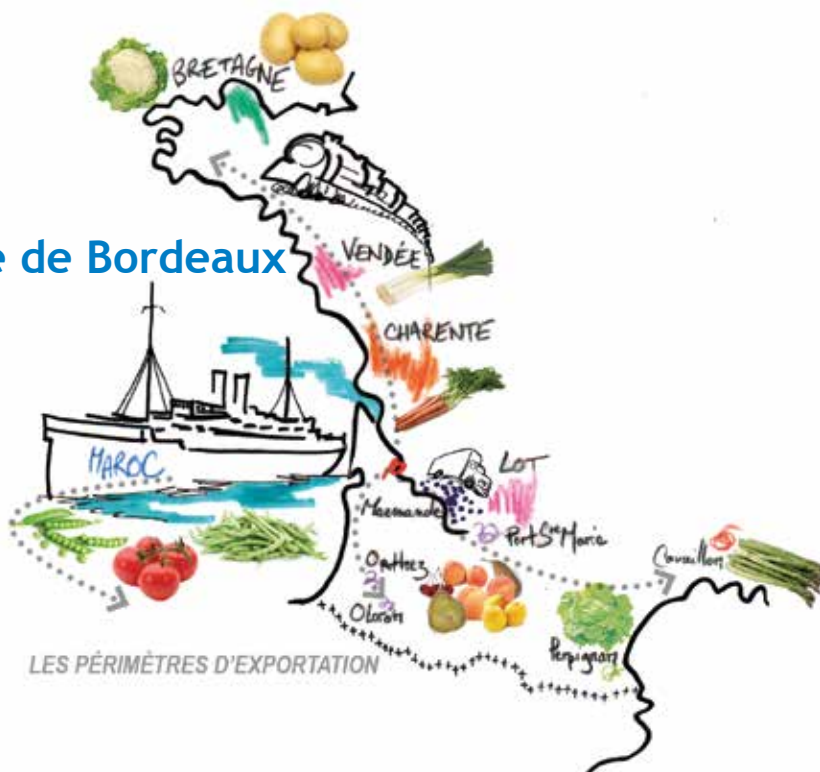
La banlieue maraîchère de Bordeaux

Souvenirs d'un géographe

La communauté urbaine de Bordeaux fait aujourd'hui le constat que la production agricole annuelle couvre moins d'un jour de consommation sur l'agglomération et que le maraîchage n'occupe plus que 5 % de la superficie agricole utilisée¹. Face à cette situation, les élus communautaires ont pour projet de retrouver une production vivrière de proximité. Il ne s'agit pas d'une nouvelle utopie champêtre, revenons quelques années en arrière :

« En une période où les transports étaient trop lents pour permettre l'acheminement à longue distance des denrées périssables, des légumes frais en particulier, Bordeaux a fait naître à ses portes même une banlieue maraîchère capable de satisfaire à ses besoins. Au milieu du XIX^e siècle, elle y parvenait à peu près seule » rapporte en 1949 le géographe Pierre Barrère. À cette époque, les jardins et les potagers occupaient près de 1 000 hectares, sans compter les « joualles », ces vignes où alternaient des céréales, des légumes, des arbres fruitiers ou du tabac.

Alors que la Cub prévoit d'accueillir une population millionnaire, la mémoire de l'organisation de cette banlieue maraîchère ne peut-elle pas éclairer à nouveau l'actualité de ce vieux problème : « l'alimentation d'un grand centre urbain » ? La réorganisation d'un réseau d'alimentation en circuits courts passerait alors par la reconnaissance de la diversité des valeurs nourricières du terroir bordelais, quelque peu effacée derrière l'image d'une monoculture viticole largement tournée vers l'export.



Le fief et ses périmètres

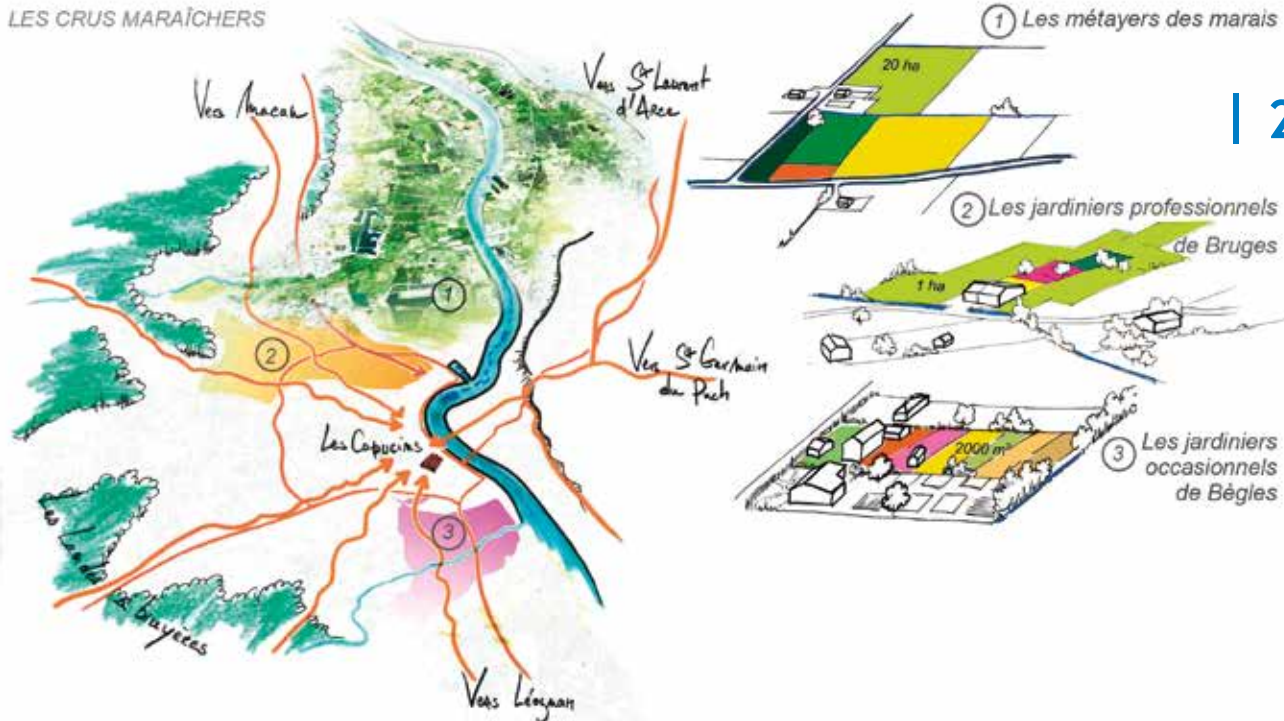
Entre 1851 et 1954, la population des communes de la Cub est passée de 177 821 à 465 892 habitants, « mais, si Bordeaux attirait les hommes, sa croissance réclamait une alimentation toujours plus accrue ; aussi, à la faveur de l'ébranlement des vieux systèmes de production, vit-on s'insinuer, soit par le développement d'anciennes vocations, soit par la création de centres nouveaux, des activités de substitution définissant une banlieue rurale, élevage laitier, arboriculture fruitière et surtout culture maraîchère » poursuit le géographe dans son article intitulé « La banlieue maraîchère de Bordeaux ».

Le marché des Capucins est alors « le fief de la banlieue en plein cœur de la ville ». En 1949, « le véritable marché commence au cabaret où s'effectuent les transactions. Le producteur n'est presque jamais en rapport avec le consommateur. De grosses marchandes – les banquières – achètent d'abord, pour revendre quelques heures plus tard aux revendeurs de première main ». Seul marché de gros, les Capucins ravitaillent les centres de vacances

de la façade atlantique, les détaillants girondins et des départements voisins, Brive, Limoges, Bayonne, et même Toulouse. Un millier de producteurs en concurrence a pour conséquence une chute attractive des prix de vente. Les maraîchers de la première banlieue répondent variablement à ces besoins, jusqu'à 80 % en été, 30 % en hiver. Pour le reste, Bordeaux demeure un port, point d'arrivée et de distribution des produits débarqués de la route, du rail ou par cargos.

« L'éloignement a opéré la différenciation : au contact direct de la ville dans les limites d'un très court voyage (une heure de cheval chargé environ), est une zone de producteurs-vendeurs ayant des places fixes au marché, c'est-à-dire s'y rendant presque quotidiennement les mardi, jeudi et samedi. » Elle s'étend jusqu'à Saint-Médard et Pampigny au nord, Cadajuc au sud et dans l'Entre-deux-Mers jusqu'à Pompignac. Dans un second rayon, les « ramasseurs-commissionnaires » font la tournée des producteurs ; dans un troisième, ils se limitent au regroupement des

¹ | Source la Cub : <http://www.lacub.fr/agriculture-consommation-durable/>



excédents et des spécialités locales tels les petits pois de Langon. Du Midi et de Bretagne, le chemin de fer fournit un approvisionnement de gros en primeurs tous les lundi et jeudi tandis que les denrées d'Afrique débarquent deux fois par semaine du « Meknès » et du « Marrakech ». Entre les arrivages de la banlieue et ceux « du carreau » chargés par le fer, « le périmètre » compris entre les Charentais et le Marmandais, flexible et mobilisable sur un simple appel téléphonique, pourvoit aux compléments le matin même et par camion.

Les crus maraîchers de Bordeaux

La banlieue garde un avantage essentiel sur les périmètres distants : celui de la fraîcheur, liée à sa proximité directe de la ville. Ensuite, « la première condition rigoureuse est la possibilité de domination de l'eau ». À Bruges, au Bouscat, la nappe phréatique est à moins de 10 mètres de profondeur. Dans les marais, il est inversement nécessaire de gérer l'excès. À cette donnée s'ajoute la très variable fertilité du sol qui, épuisée par l'intensité des cultures, sollicite de nombreux amendements. Le maraîcher rentre du marché sa charrette pleine d'un fumier de cavalerie ou d'abattoir octroyé par la ville, complété l'hiver par les élevages des palus et la bruyère landaise « affirmant ainsi la solidarité déjà reconnue des diverses

activités suburbaines ». Mais cette fertilisation organique reste insuffisante et s'y adjoignent des engrais chimiques produits des usines de Bordeaux et Toulouse.

La nature du sol, la distance à la ville et à l'eau opèrent une radicale distinction des crus. À Bruges, Eysines et au Bouscat, les maraîchers professionnels vivent d'un jardin d'à peine plus d'un hectare. Au sud, les exploitations sont plus petites et se spécialisent. Les cheminots, « ouvriers-fonctionnaires » béglaï, fournissent occasionnellement le marché, surtout en haricots verts et en radis. À Villenave-d'Ornon, la population agricole, nombreuse et essentiellement féminine, est employée à la culture des carottes et du melon. Au nord, les marais se distinguent par leurs cultures de plein champ : pommes de terre le long de La Jalle, artichauts à Macau dont de grands domaines divisés en métairies assurent la production.

Déclin et renaissance

Le marché de gros se déplace à Brienne en 1953. La banlieue maraîchère, confrontée à une urbanisation gourmande en foncier, perd alors sa raison d'être. Pourtant, que nous apprend Pierre Barrère ? Au-delà de la productivité étonnante des jardins de Bruges qui, avec soixante tonnes de légumes par hectare, double presque le seuil de

rentabilité actuel d'une même exploitation, la vitalité de la banlieue d'alors s'appuie sur une organisation territoriale en lien étroit avec les conditions d'habitat et de faire valoir, c'est-à-dire d'emploi. Si l'activité professionnelle implique une propriété attenante à la maison, sur de plus petites parcelles, le jardinage constitue un complément de revenu intéressant grâce au passage d'un ramasseur. Sur les terres inondables, la mise à disposition temporaire du foncier et du logement permet la maîtrise d'un grand parcellaire, sans risque de morcellement et d'urbanisation à d'autres fins que l'exploitation. Tombés aujourd'hui en désuétude, ces systèmes ouvrent des perspectives de réflexion très actuelles pour la renaissance d'une banlieue maraîchère au service d'un projet complexe liant les questions de développement agricole et d'aménagement urbain.



Cet article s'appuie sur les travaux de Pierre Barrère : « La banlieue maraîchère de Bordeaux : problèmes d'alimentation d'un grand centre urbain », *Les Cahiers d'Outre-mer*, n°6, 1949, p. 1-29. Les citations en sont extraites (sauf indications contraires).